

Je voudrais regarder Giono à partir de son dernier roman publié, achevé en novembre 1969, *L'iris de Suse*, et dans ce dernier livre, les dernières phrases. Donc, les derniers mots romanesques imprimés de son vivant – comme un adieu.



Je rappelle. Tringlot, un mauvais garçon, qui a appartenu aux bandes de brigands qui ont saigné la région de Saint Maximin, Castellane, et qui s'évade du bagne de Toulon. Il est poursuivi par d'anciens complices. Il se joint à Louiset et à ses moutons. Il file vers le nord et vers la montagne – le haut. Dans la région de Quelte. Il y croise des personnages très baroques – Murataure, Casa Grande, la baronne. Et surtout il y a l'absente. L'Absente, c'est la femme du forgeron Murataure – qui la trompe du reste avec la baronne. L'Absente, c'est une jeune femme belle mais absente.

Louiset dit à Tringlot : « C'est l'Absente ».

Absente de quoi.

Absente de tout.

Louiset dit aussi « C'est une reine ». Elle n'est pas folle. Pas simple d'esprit. Elle est absente.

Donc, c'est ce personnage, l'Absente, qui fascine le bagnard Tringlot au point qu'il va rester la fin du récit auprès d'elle, et c'est cette scène qui clôt *L'iris de Suse*. Le mauvais garçon, Tringlot, qui a tellement aimé l'or ( parce que l'or le comble) – voici qu'il se voue à l'Absente, et l'Absente le comble, comme hier l'or le comblait. Voilà les derniers mots du livre. Tringlot revient au village après la mort du mari de l'Absente, le forgeron Murataure ( Murataure qui vient de se tuer en voiture, sans doute exprès, avec sa maîtresse, la baronne de Quelte ).

« La forge était silencieuse mais, dans l'aveuglante lumière de midi, il aperçut sur le terre-plein cette forme immobile, telle qu'elle était l'hiver passé, debout à travers le grillage noir de la neige. / Elle était là / Je suis comblé, dit Tringlot. maintenant, j'ai tout. ( toujours ce mot, *comblé* / Comblé, ici par l'absence, par l'absente.)

Donc, Tringlot, dans le plein soleil, un soleil « aveuglant », un soleil qui est comme du noir, comme du blanc pur, se rappelle une précédente rencontre avec l'absente. C'était l'hiver.

« Tringlot jetait des coups d'œil de biais sur cette forme immobile derrière le grillage noir des flocons. Il continuait à se demander ce que c'était. Il arriva à sa hauteur. En la croisant, il rencontra un regard lumineux. Il s'arrêta net. La gorge

---

<sup>1</sup> Copyright Gilles Lapouge.

Intervention aux Journées des Ecrivains du Sud, 19-20 mars 2010.

serrée. Il voulut parler. Il cria. C'était une femme debout. La neige s'accrochait sur son visage comme sur un mur. Des cristaux de givre s'attachaient à ses cils et au léger duvet brun de sa lèvre.

« C'est l'Absente », se dit-il. Elle était hors du monde. Il voulut tout de suite la mettre à l'abri. Il n'osait pas la toucher. »

L'Absente est noyée dans une autre absence, celle de la neige. Giono a beaucoup parlé de la neige. Je prélève celle qui tombe au commencement du Roi sans divertissement.

« Une heure, deux heures, trois heures, la neige continue à tomber. Quatre heures, la nuit. On allume les âtres. Cinq heures, six heures, on allume les lampes. Dehors, il n'y a plus ni terre, ni ciel, ni village, ni montagnes. Il n'y a plus que les amas croulants de cette épaisse poussière glacée d'un monde qui a du éclater. La pièce où l'âtre s'est éteint n'est plus habitable. Il n'y a plus d'habitable, c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'endroit où l'on puisse imaginer un monde aux couleurs du paon, que le lit. »

Ce qui tombe du ciel, c'est du blanc, du néant, du rien. La neige est un des outils de cette apocalypse qui hante tout Giono – l'incendie de Colline, l'eau de Batailles dans la montagne, le choléra du Hussard, la surdité ou la cécité de l'oncle Eugène, les dollars qui tombent du ciel dans Crésus. Dans *Le roi*, c'est justement pendant cette période de neige, de blanc, d'absence, que Marie Chazottes disparaît. Elle est littéralement avalée, dissoute, dans la neige, dans le néant neigeux. Bien sûr, on saura plus tard qu'il y a M. V. Mais M. V est une autre mouture de l'Absente. C'est un absent. On ne le voit pas. Il n'a pas de nom. Une initiale a peine. Dans le film, on devine une ombre et une voix presque inaudible dit : « Il ne s'ennuie plus ». Jacques Meny m'a dit que cette voix, dans le film, est celle de Giono lui-même. Et rappelons nous cet écran immense parce qu'il est vide. On attend et puis il y a une griffure, une poussière.- une griffure dans le néant.

Il y a un grand vide, de grands vides dans toute dans l'œuvre de Giono. C'est étrange de dire cela car Giono a une générosité littéraire insurpassable. Il distribue à profusion les mots, les images, les ombres, les soleils, l'or, il est opulent, riche jusqu'à l'excès, c'est un nabab, un maharadjah, mais j'ai le sentiment que ce luxe, cet excès est un attrape-nigauds, un leurre – soit qu'il ait la fonction de faire un tour de « prestidigitation » (Giono aime les prestidigitateurs), pour dissimuler que le monde est bâti sur un vide essentiel, soit que cette opulence dissimule dans un coin, au milieu même des phrases admirables, un lieu qui est le vrai moteur de l'action (un peu comme M. V. ou L'Absente assurent le mouvement de l'histoire). Je pense au moyeu de la roue. La roue ne tourne que parce qu'elle possède, au milieu d'elle, ce moyeu, ce lieu vide, cette absence.

Ce moyeu, ce lieu vide, cette absence, ce néant – Cela nous conduit à un des thèmes chers à Giono, celui du zéro qui circule en secret ou non, depuis *Crésus* jusqu'à cet *Iris de Suse*, justement, qui devait recevoir pour titre originellement, « l'invention du zéro », du zéro, c'est-à-dire de ce chiffre vide, de ce chiffre absent qui permet de faire les opérations mathématiques les plus vertigineuses...

Je prends l'exemple de L'Iris de Suse mais cette hantise du vide, cette fascination du négatif, du néant, on la retrouve en d'autres lieux. Prenons la sexualité. Pour une part, il y a une grosse sexualité, un goût de la chair épaisse, jouisseuse, goût des femmes grosses grasses. Les amours d'auberge..Le contraire des amours pour l'absente. Et en même temps, les grandes amours que Giono

raconte, c'est le contraire de cette sexualité innocente, naïve, païenne. Dans L'Iris de Suse, Tringlot, le type des « bat d'af », lui qui fut toujours « comblé par l'or », il va être « comblé » - Giono emploie le même, par une femme absente, une absence de corps aussi.

Et dans cet autre livre apocalyptique, Le hussard sur le toit, il y a ce jeune homme séduisant en diable, souriant, qui traverse l'horreur, le néant du choléra, comme « un jasmin », « une rose à la main ». Son bonheur est au *comble* ( toujours la même image, le *comble*, c'est-à-dire le plein, a propos du vide, du néant). Il dit : « Jamais je n'ai été aussi heureux que dans ces collines empuanties que j'ai traversées pendant deux mois ». Là, il y a la rencontre avec Pauline de Théus. Tout est en place pour un amour fou. Le film du reste saute sur l'occasion. Mais le livre, c'est bien plus compliqué. Pas très clair. Giono dit « Le New York Times m'a reproché de ne pas les faire coucher ensemble. Mais, j'ai bien fait parce qu'une partie de jambes en l'air, n'importe qui, et surtout madame un tel car ce sont les dames qui sont spécialisées dans ce genre de description, je suis capable aussi de le faire ».

Giono dit ça. Mais Giono est un grand menteur. En réalité, s'il évite la coucherie, ce n'est pas pour s'épargner des banalités descriptives, c'est plutôt par cette hantise de la soustraction, de l'absence, de l'inaccompli, du rien, qui se retrouve dans l'intérêt que Giono porte à l'amour courtois, à l'amour inconsommé. En réalité, d'ailleurs, Pauline fait bien l'amour mais non pas avec Angelo. Par procuration. Avec le corbeau. Pas n'importe quel corbeau. Un corbeau du choléra, gras encore de toutes ces viandes pourrissantes dont il se goinfre. C'est assez affreux. Pauline raconte l'attaque du corbeau : « Quand vous êtes parti, il est devenu pressant et je dois dire extrêmement gentil. Je n'ai jamais rien entendu de plus horrible que cette chanson endormeuse qu'il m'adressait. Je me sentais sucrée de la tête aux pieds et envie de fermer l'œil. A quoi j'ai du céder deux secondes et il était sur moi. Il puait, il m'a frappée du bec..... C'était répugnant mais séduisant à un point que vous ne pouvez pas imaginer. Même sa puanteur ne m'a pas écœurée ».

Autrement dit, s'il s'agit « d'amour courtois », ce n'est pas vraiment chasteté. C'est au contraire perversion extraordinaire. Pauline fait l'amour avec un absent – présent cependant - ( Angelo) et sous ses yeux, fait l'amour avec la mort ( comme Murataure et la baronne ), amour avec le diable, la souillure, le mal.

Et Angelo ? Angelo, il est ailleurs. Absent, comme toujours. Une rose à la main au milieu de l'enfer. Snob. Dandy. ( Si dandy, il est souvent exaspérant ... ) Mais, il faut soigner Pauline. Et là encore, une scène étonnante. Angelo est épatant. Respectueux. Convenable. Il dit qu'il va la déshabiller « en tout bien tout honneur ».

Il y a la une scène très intrigante. Je pense à un écrivain qui en apparence est bien loin de Giono, Georges Bataille, un autre spécialiste de la «perte», du négatif, de la «part maudite». Il y a une phrase très brutale de Bataille : « La mise à nu est une mise à mort ». Eh bien, dans Angelo, voyons la mise à nu de Pauline : « Angelo rabat les grandes jupes de Pauline ». Elle geint, je crois qu'elle dit « J'aime mieux mourir ». Angelo passe outre. C'est une question de vie ou de mort. « Cette voix le mit dans une sorte de fureur tendre. Il arracha les lacets qui nouaient la jupe à la taille. Il déshabilla la jeune femme comme on écorche un lapin, tirant les jupons et un petit pantalon de dentelle ». ( On pense aux gestes pieux que plus tard, Angelo III aura à l'égard de Pauline, sa grand mère, devenue vieille. Exactement la même

violence, la même obscénité chaste. Mais, un mot est frappant, une image, dans la scène du hussard. Il retire à Pauline son pantalon, « comme on écorche un lapin ». Il faut voir la scène. Je me souviens d'avoir vu cette horreur à la campagne, quand j'étais enfant. Le dépeçage d'un lapin. On dirait qu'il patouille et qu'il patauge dans les viscères de Pauline, dans sa mort, dans l'envers de Pauline exactement de la même façon que, dans un lapin écorché, la peau est à l'envers, et le lapin atteint à la nudité absolue. Là on retrouve une autre hantise de Giono, mais peut-être pas étrangère au goût du rien, au néant - *l'écorchement*, Giono est un des grands *écorcheurs* de la littérature française, un formidable équarisseur avec le goût du sang.

En somme, nous patouillons une fois de plus, que ce soit dans le choléra, ou bien auprès de l'Absente, dans l'absence, dans le néant. Reste à savoir ce que l'on fait de ce néant. Parce que s'apercevoir que la vie est au bord du néant, ce n'est pas un grand exploit. Pas besoin d'être un grosse tête pour s'en apercevoir. Le néant s'insinue, comme une eau fétide dans toutes les vies. Simplement, Giono lui ouvre les portes à deux battants. Il le fait entrer. Il l'appivoise : « Entrez, entrez, néant ... » Il l'accueille avec horreur et gourmandise (comme Pauline accueille le corbeau) .

Mais, s'il l'accueille, il en fait quoi ? Il se demande comment mitonner le vide, comment s'y prendre avec le néant. Giono a plusieurs recettes. Parfois, il semble acquiescer au néant, aux fêtes de la mort, de l'absence. Dans *L'Iris de Suse*, Murataure et la baronne vont mourir dans un bel accident de voiture. De leurs deux corps, on retrouvera simplement deux petits blocs de charbon. Là, il y a fascination et jouissance de la perte absolue, ce que la baronne avait annoncé : « La volupté de se perdre en beauté ». Dans le *Voyage en calèche*, une femme s'écrie « Quelle joie de se livrer à l'horreur ! ».

Mais, il y a un autre usage, plus déluré, du néant. On peut l'utiliser pour se créer soi-même, de « retranchement en retranchement ». Par exemple dans ce texte consacré à l'Apocalypse en 1963 – sous le titre de *Le Grand Théâtre*. Le père de Giono accueillait chez lui un vieil oncle, l'oncle Eugène, pas très gentil, presque nul. Le père de Giono en parle à Jean qui a alors 11 ans.

« Tu as vu l'oncle Eugène devenir sourd. Tu as vu aussi que, devenant sourd, il est devenu intelligent. Pas trop mais suffisamment pour faire illusion.... Et maintenant que tu l'as vu devenir sourd, tu le vois peu à peu devenir aveugle. Il a déjà presque perdu la vue l'œil droit et le docteur dit qu'on arrivera sans doute à lui faire perdre l'œil gauche. Il a donc été retranché des bruits ( toujours ce mot de « retranché », toujours le salut par la soustraction ). Donc c'est cela qui lui a permis de s'intéresser aux cyclamens, aux roses, aux bégonias, aux asters, aux ancolies ». Donc, cette idée insistante chez Giono : plus on perd et plus on s'agrandit. Giono poursuit : « Quand il avait encore ses oreilles, ses yeux et sa femme, il n'y avait pas grand-chose à voir en lui... Maintenant, il est obligé d'entendre et de voir au-delà des choses ». ( Je note que l'aveuglement est important chez Giono. Il sature ce chef d'œuvre qu'est *Mort d'un personnage* ).

Mais, il y a aussi un autre usage de la perte. Ou plutôt une autre manière de conjurer le vide, et presque de dominer le néant. C'est le mot – ou le dessin, ou la couleur, ou le son sans doute. Un peu comme si toute l'œuvre de Giono n'était au fond qu'un immense barrage édifié non pas contre le Pacifique mais contre le néant, contre l'absence. Dans *L'Iris de Suse*, après la mort de Murataure et de la baronne, il ne demeure que les deux blocs de charbon ( le double néant ) mais

aussi la plume qui tremblait au chapeau de la baronne. Comme si la plume, l'écriture en somme, que l'on retrouve ailleurs dans l'œuvre de Giono, était la seule réponse aux manigances du néant. Le mot s'oppose aux alluvions que le néant accumule autour de nous, comme dans un tsunami, ce néant qui nous engloutira, qui nous a déjà engloutis, et contre lequel seul le mot, la littérature peut triompher.

Enfin, Giono a encore une autre réponse, la plus rusée, celle qui lui permet à la fois de céder aux jouissances de l'absence, du néant et de ne pas s'y perdre - c'est l'humour. En ce sens, il est bien différent de Bataille (heureusement ou malheureusement, je ne sais pas). L'humour, l'ironie, légère, lourde, peu importe. Elle est partout dans cette œuvre dans cette œuvre immense, dans cette œuvre sans fond, cette œuvre avec des dizaines de doubles fonds. Dans L'Iris de Suse, l'humour, c'est après la mort de Murataure et de la baronne. Il y a la plume qui tremble. Et on va procéder aux obsèques de la plume. Extraordinaire scène baroque, burlesque. À la fois terrible et parfaitement bouffonne. L'ironie, c'est cette mince déchirure que Giono fait dans le tissu inexistant du néant, une manière de pouvoir contempler jusqu'à l'hypnose l'absente, l'absente dans sa neige, et d'en jouir, de la posséder.

Voilà ce que l'extraordinaire figure de l'Absente me raconte. Dans Un roi sans divertissement, Giono décrit Langlois (ou peut être le procureur, je ne sais plus) comme un « amateur d'âmes ». À lire cette figure de l'Absente, il me semble que Giono, lui, n'est pas seulement un amateur d'âmes. Il est, comme il le dit dans Noë, un « amateur d'abîmes ». On dira sans doute que j'ai prélevé dans Giono les hantises qui sont les miennes. Que puis je répondre à cela ? Rien. Justement : rien .

**Gilles Lapouge**